



**Les trois  
demi-journées  
de formation  
2021**

**Comment faire avec l'isolement,  
la solitude, le retrait social ?**

Le retrait social peut prendre les formes les plus diverses : phobies scolaires, phobies sociales, isolement lié à la précarité ou à la vieillesse, retraits psychologiques. Le syndrome contemporain de Hikikomori, claustration volontaire, où la vie sociale se réduit souvent au seul réseau internet, peut se présenter comme la manifestation extrême d'une adolescence interminable, reposant très souvent sur des structures psychopathologiques spécifiques, mais se présentant aussi parfois comme un ermitage spécifique de l'époque contemporaine. Il y a enfin le retrait social obligé, celui induit par les mesures de confinement de la pandémie.

Qu'en est-il de l'isolement et de la solitude ? Ces deux termes ne sont pas équivalents. La solitude est une séparation, une frontière que l'on peut franchir, car on a besoin d'un espace de solitude pour se retrouver soi-même. Alors que l'isolement est une exclusion, un mur.

Certains sujets vivent seuls mais ne sont pas isolés, alors que d'autres paraissent très adaptés à un groupe amical ou professionnel, mais sont absolument isolés, sans vrai contact avec quiconque. D'autres encore neissent tout partenaire, famille, amour, amis, par peur de le voir disparaître, d'être laissés en plan.

On peut aussi s'isoler des autres pour protéger sa solitude. La solitude est en effet la capacité d'un sujet à se séparer de ce qui le sollicite. Pouvant se dégager de la parole, celle des autres ou la sienne propre, pouvoir se détacher de sa pensée, trouver une absence à soi-même. Ainsi, il y a une affinité de la solitude et du silence. On peut donc la rechercher, par exemple faire seul le chemin de Saint-Jacques, ou bien demander une retraite en monastère. On peut aussi la craindre ou la subir. Enfin la maladie grave confronte le sujet à la solitude essentielle à l'expérience humaine, parce que

c'est lui seul qui est malade et qui va mourir, et pas ses proches, même si ces derniers sont très présents.

Au-delà des personnes, le vrai partenaire c'est le langage. Mais lorsque la qualité langagière du monde devient trop inconstant, on peut le refuser par un retrait massif, pour tenter de préserver ou de restaurer un sentiment d'unité précieuse et menacé. C'est là que nos pratiques institutionnelles sont convoquées.

Comment avec un sujet prendre place auprès de son isolement pour voir s'il est possible, avec lui, de construire une nouvelle solitude, moins précaire, à partir de laquelle il pourra le rompre ? Pour travailler avec des personnes isolées, le fait d'avoir rencontré soi-même sa propre solitude peut être une force. Sans doute les personnes sentent-elles la qualité de solitude de leurs interlocuteurs.

**Bulletin d'inscription**

À envoyer à Section Clinique de Nantes - extension, 1 square Jean Heurtin, 44000 Nantes.  
Tél. 02 51 34 83 09 – [porcheret@wanadoo.fr](mailto:porcheret@wanadoo.fr)

Numéro de déclaration : 52440096544. L'FORCA-Nantes est référencée sur Datadock [D] Dobodock

Montant de l'inscription (cocher la case) :

- Prise en charge par l'institution :
  - Une demi-journée : 50 €  Précisez laquelle :
  - Les trois demi-journées : 150 €
- À titre personnel
  - Une demi-journée : 30 €  Précisez laquelle :
  - L'ensemble de la formation : 90 €

(Rédigez votre chèque à l'ordre de UFORCA-Nantes)

Madame  Monsieur

Nom et prénom : \_\_\_\_\_

Date de naissance : \_\_\_\_\_

Profession : \_\_\_\_\_

Adresse personnelle : \_\_\_\_\_ Localité : \_\_\_\_\_

Code postal : \_\_\_\_\_

Téléphone : \_\_\_\_\_

Adresse électronique : \_\_\_\_\_

Signature : \_\_\_\_\_

## La Section Clinique de Nantes

Vers les institutions 2021 :

**Comment faire avec  
l'isolement, la solitude, le  
retrait social ?**

Deuxième séance, le 4 juin 2021.

### À bâtons rompus,

par Gilles Chatenay

Qu'ont à faire des psychanalystes dans les institutions ? Il se trouve que depuis plus de vingt ans, Bernard Porcheret et moi-même faisons, dans le cadre de la Section Clinique de Nantes, à l'hôpital, une fois par mois, ce que l'on appelle improprement des « présentations de malades », et que Lacan a plus justement appelé des « conversations à bâtons rompus ».

Pourquoi « à bâtons rompus » ? Qui tient ces bâtons qu'il s'agit de rompre ? Le maître d'école à l'ancienne, avec sa règle, scandait l'apprentissage par ses élèves des bonnes règles et des normes. En médecine, les présentations de malade sont un examen que passe un étudiant en fin d'études, dans lequel il doit démontrer son savoir, sa capacité à extraire des signes que présente le malade un diagnostic, un pronostic et un traitement. Le savoir clinique dont il doit faire preuve est savoir normé, un savoir des normes. En cela, il doit démontrer qu'il pourra occuper la place du maître. Un maître qui sait provoquer, observer et classer les phénomènes cliniques ; en somme, inclure des signes dans les normes du savoir clinique.

C'est avec ces normes que Lacan voulait rompre, et déjà le terme de « conversation », en lui-même, signifiait qu'il voulait rompre, en fait, avec la place du maître. En effet, dans une conversation, les interlocuteurs sont au même niveau, et une conversation authentique, ouverte aux surprises, déroge à tout plan préétabli, à toute norme.

Cependant, dans nos conversations à bâtons rompus, rejetons-nous tout partage avec la suite diagnostic-pronostic-traitement ? Bien sûr que non, et de plus, nous défendons les concepts de la clinique psychiatrique classique contre les attaques des procédures statistiques (je pense aux différentes déclinaisons du DSM, de la CIM etc.). Attaques qui veulent faire disparaître les concepts de la psychiatrie classique, et au fond veulent tuer la clinique *au chevet du malade*, la clinique elle-même – dans bien des domaines, ce sont des machines qui recueillent les

signes et qui suggèrent, sur des arguments statistiques, les traitements. Je pense notamment à *l'Evidence-based medicine*, à la médecine prétendument fondée sur des preuves.

Ainsi risquons-nous des diagnostics – névrose, psychose, perversion et leurs déclinaisons –, des diagnostics, des pronostics et des traitements. Mais est-ce pour autant passer sous les fourches caudines des normes de la psychiatrie classique ?

Je pense que non, parce qu'avec ces concepts nous ne visons pas à classer ni à normer, mais à tenter de rendre compte de la *logique* dans laquelle est pris le patient, et de faire valoir comment, avec ses symptômes, il tente de mettre au point sa façon singulière de traiter l'aporie de structure à laquelle il est confronté. Le symptôme n'est alors plus seulement conçu comme signe d'une pathologie, mais comme la tentative d'un patient d'inventer son propre traitement.

Nous n'y arrivons pas toujours, mais mettre au jour la façon dont le patient tente de se traiter, et nous en inspirer pour l'aide que nous pourrions lui apporter, est ce que nous visons dans nos conversations avec lui.

Cette orientation n'est pas réservée aux analystes, et je pense qu'elle peut être celle qui justifie que l'orientation psychanalytique soit présente dans les institutions, que celles-ci soient médicales, ou non. Et cette orientation peut être soutenue par quiconque travaille en institution, qu'il soit ou non psychanalyste, et quelle que soit sa profession et son statut.

## **L'homme normal**

J'ai parlé de *normes* à plusieurs reprises. Il arrive que des sujets disent qu'ils souffrent de la norme, qu'ils souffrent de ne pas être *normal*.

Quelqu'un disait ceci : « On ne peut pas faire ce métier si on est normal. Il y a longtemps que je ne me sens pas comme les autres. Il faut que j'aie mal pour savoir que je pourrais aller bien. » Avez-vous deviné qui je cite ? C'est Johnny Hallyday, dans un entretien au journal *Le Monde*.<sup>1</sup>

Qu'est-ce qu'être normal ? Jacques Lacan a pu dire, en conclusion d'une de ses conversations avec un malade, « c'est très grave, il est normal. » Dans « Fonction et champ de la parole et du langage », il nous parle de, je cite, « l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique »<sup>2</sup>, et il dessine une clinique de l'homme « normal » (*normal* entre guillemets).

On est en 1953, et disons que depuis, de plus en plus de femmes ont pu accéder aux avantages supposés de la conduite des normes mâles. Par « Homme » dans les propositions de Lacan, il faut donc entendre « hommes et femmes ».

J'en donne quelques traits :

- L'aliénation, nous dit Lacan, réside dans le « c'est moi » de l'homme moderne. L'homme normal identifie son être à son moi, et, dirais-je, s'aliène dans l'idéal imaginaire contemporain qui lui commande d'être soi-même. Mais l'injonction à être soi-même, que l'on croie ou pas réussir à s'y conformer, ne suppose-t-elle pas, qu'on le veuille ou non, que l'on est différent

---

<sup>1</sup> Je ne suis pas sûr de la date, 1988, n'ayant pas retrouvé l'entretien dans les archives du journal *Le Monde*.

<sup>2</sup> J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, pp. 281-282.

des autres ? Des hommes et des femmes me témoignent parfois qu'elles souffrent de ne pas être, croient-elles, « comme les autres », de ne pas se trouver normales – comme Johnny Halliday.

- Deuxième trait : l'homme moderne, l'homme « normal », est belle âme qui ne reconnaît pas qu'il participe au désordre du monde, désordre dont il jouit et dont il dit souffrir.
- Troisième trait : le discours de la science fait de tout ce qu'il étudie un objet d'étude, il *objective* donc, y compris les hommes et les femmes, et comme dit Lacan, cela permettra à ceux-ci d'oublier leur subjectivité – puisqu'ils sont des objets, et qu'ils se considèrent comme tels, lorsqu'ils disent, « c'est moi ».
- Et que font les hommes et les femmes modernes ? Je ne résiste pas à vous lire ce passage de Lacan, que je trouve très amusant lorsqu'on le rapproche des images que nous proposent les médias, images de toujours jeunes managers de la *start-up nation* :

« [l'homme moderne] collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à *l'orthopédie des relations de groupe*, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une *fausse communication* le sens particulier de sa vie. »<sup>3</sup>

### « C'est moi » : s'isoler, ou se séparer de l'Autre

Dire « c'est moi », c'est prendre son moi pour soi-même, et c'est se prendre pour objet, puisque lorsque je parle de moi, je me prends pour objet de ma parole. Et logiquement, cela implique, dans le même mouvement, de se poser comme n'étant pas comme les autres. C'est-à-dire de s'en isoler, ou de s'en séparer.

Comme Bernard Porcheret le disait lors de la première conférence de cette année à « Vers les institutions », en faisant référence à un article de Philippe La Sagna<sup>4</sup>, l'isolement érige un mur entre soi et les autres, tandis que la séparation établit une frontière commune, c'est-à-dire quelque chose que le sujet partage en commun avec les autres, ne partagerait-il que cette frontière elle-même.

Mais isolement et séparation ne s'entendent pas qu'entre le sujet et les autres, ils peuvent diviser, ils divisent le sujet lui-même.

Un sujet qui vient me voir dans mon cabinet vit seul. Il est en de très grandes difficultés avec les autres. Il est tout spécialement sensible aux bruits des autres. Vivant dans un immeuble, tout bruit, même léger, lui est insupportable, et ce qu'il me raconte me laisse penser que, de façon plus ou moins manifeste, il soupçonne que ces bruits lui sont adressés, ou au moins que ses voisins ne tiennent aucun compte de lui, *se moquent* de lui, comme on dit. Il me racontait récemment qu'il avait très bien vécu la période de confinement : silence sur la ville. Il considérait comme un progrès sur l'angoisse plus ou moins intense qui l'accompagne en permanence, de ne plus avoir besoin de prendre son traitement tous les jours. Depuis le déconfinement, il ne le prenait plus que les dimanche et jeudi soirs, pour que la *peur* d'être réveillé tôt le lendemain matin par le passage des camions-poubelles ne l'empêche pas de s'endormir. La peur, non pas seulement d'être réveillé au petit matin par le ramassage des

---

<sup>3</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>4</sup> P. La Sagna, « De l'isolement à la solitude », *La Cause freudienne* n°66, 2007/2.

ordures, mais la peur de ne pas s'endormir, de peur d'être réveillé, d'être réveillé par les bruits.

Il est très spécialement sensible aux bruits des autres, comme je le disais, et il a pu me dire qu'au fond, un bruit ne gêne pas si l'on n'y est pas attentif, et que son problème est que lorsqu'il entre dans cette boucle infernale, il guette, il *attend* les bruits des autres. Je trouve qu'il nous donne une très fine définition de l'angoisse : il est angoissé, non pas directement par ce qui pourrait arriver, mais par la possibilité qu'il en serait angoissé. En somme l'angoisse, pour lui, porte sur lui-même, il craint sa réaction au bruit, c'est-à-dire sa propre réaction, sa réaction intime. Son objet d'angoisse est un objet intime.

Il est difficile de ne pas penser que ce à quoi il a affaire, c'est à la voix, à l'objet pulsionnel voix, à l'objet que Lacan appelle petit *a*, objet petit *a* dans sa « substance épisodique » de voix. Mais il y a plus : mon patient a finement observé que c'est son attention qui lui rend les bruits des autres insupportables : il y est donc impliqué, et c'est *en lui* que l'objet voix résonne, objet intime dont la manifestation viole son intimité, et l'angoisse.

En somme, il n'est pas séparé de l'objet qui est au cœur de son intimité. Et pour tenter de s'en séparer, il l'attribue aux autres, et tente d'ériger un mur entre lui et les autres : de s'isoler. D'ailleurs, il s'est plaint à plusieurs reprises à l'organisme gestionnaire de l'immeuble, de ce que celui-ci ne faisait rien contre les défauts de... l'isolation phonique.

Plus sérieusement, en logeant l'objet petit *a* dans l'Autre, disons lorsqu'il loge la jouissance dans le grand Autre, et en suspectant que les autres produisaient ces bruits délibérément, à son attention, il supposait, dirais-je, que l'Autre, le grand Autre, pourrait bien jouir de lui. Ou que l'Autre jouit d'une jouissance à lui interdite.

Pour me résumer, s'isoler est une tentative de suppléer à une séparation qui échoue. Séparation d'avec quelque chose qui est en notre plus intime, mais séparation aussi d'avec l'Autre.

### **Murs, frontières et littoral**

On érige des murs faute de ne pouvoir se séparer. Les murs, nous les matérialisons, nous pouvons les voir s'ériger un peu partout dans le monde, et tenter de se rendre infranchissables. Infranchissables à quoi ? À la jouissance de l'étranger, de l'Autre, c'est-à-dire, infranchissables au réel.

Une frontière, c'est d'abord une ligne sur une carte, et un objet juridique – lorsque l'on franchit une frontière, on change de juridiction, les lois et les coutumes ne sont pas les mêmes d'un côté ou de l'autre.

Les murs, les murs de l'isolement, me semble-t-il, présentent un nouage entre imaginaire et réel. Les frontières par contre, qui, elles, séparent, sont des inventions symboliques.

Et il y a le littoral. Entre la terre et la mer, il y a le littoral. Le littoral n'est pas une frontière, ce n'est pas non plus un mur. Je cite Bernard Porcheret lorsqu'il commente la notion lacanienne de *littoral* dans un séminaire théorique à la Section Clinique de Nantes : « [Le littoral], ce n'est pas une frontière [ou un mur] entre deux termes homogènes [ou imaginairement opposés], mais au contraire une ligne de *partage* entre deux domaines qui n'ont ni la même structure,

ni la même substance. »<sup>5</sup> Le littoral est cette zone ambiguë, mouvante, qui n'est ni la terre ni la mer, et pourtant conjoint les deux.

Le littoral est une ligne de *partage*, disait Bernard Porcheret. Le sujet, dans la séparation, se sépare de l'objet *a*, celui-ci devient étranger au sujet, radicalement *autre* pour le sujet ; mais en même temps il est au plus intime du sujet, puisqu'il est une part de celui-ci, la part la plus intime, part de l'intime jouissance : et en cela, il est réel.

Mais aussi, en tant qu'*autre* pour le sujet, il appartient à l'Autre avec un grand A, c'est-à-dire qu'il est du domaine du symbolique. Lacan a pu dire ainsi qu'il suffisait à un objet d'être séparé pour pouvoir faire fonction d'objet *a*, et donnait pour exemple les objets du marché que nous voyons dans les vitrines des magasins.<sup>6</sup>

L'objet *a*, en tant que séparé, est *littoral* entre réel et symbolique. Il est en partage du réel et du symbolique.

Mais n'oublions pas que *volens nolens*, nous avons des clefs, avec lesquelles nous fermons la porte de notre maison, maison que nous isolons contre les intrusions de l'autre : nous tenons à nos murs, tout de même.

## Solitude

Alors, la solitude ? On ne dîne jamais seul, a pu dire le poète : dîner n'est pas seulement se nourrir, nous ne mangeons pas n'importe quoi, ni n'importe comment, ni avec n'importe qui. L'Autre est présent, même lorsque, un peu coupables, nous avons commandé une pizza et que nous la mangeons seul devant une série télévisée, dans son carton posé sur nos genoux.

L'Autre est présent, au moins par son manque. Être seul s'éprouve lorsque l'Autre nous manque, et que son manque nous est présent. Philippe La Sagna, dans la conférence dont j'ai parlé, dit ceci, je le cite :

« La solitude "moderne", comme problème humain, date à peu près du xvii<sup>e</sup> siècle. Elle est apparue dans la civilisation comme une trouvaille : l'homme pouvait être seul avec lui-même. Auparavant il n'était jamais seul car Dieu existait : quand l'homme était seul, c'est qu'il était sans Dieu, ce n'était pas la même solitude. »

Lorsque Dieu existait, même silencieux il ne pouvait manquer. La solitude « moderne » s'éprouve face au manque dans l'Autre, et s'éprouve plus radicalement face à son inconsistance, face à ce que Philippe La Sagna qualifie, après Lacan, d'inexistence de l'Autre : notre monde est éprouvé comme inconsistant, c'est-à-dire fragmenté en de multiples contradictions, souvent réelles. C'est ce que veulent nier les complotismes, qui veulent la consistance et la cohérence d'un Autre terrible, aussi terrible que le Dieu de l'Ancien Testament.

---

<sup>5</sup> B. Porcheret, « La jouissance, son réel », séminaire théorique de la session 2019-2020 de la Section Clinique de Nantes, avril 2020, en ligne sur le site de la Section Clinique de Nantes : [www.sectioncliniquenantes.fr/Lectures](http://www.sectioncliniquenantes.fr/Lectures) > La session > Les séminaires théoriques > 2019-2020 : Comment s'orienter dans la clinique : Les impasses de la jouissance.

<sup>6</sup> Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller.

L'Autre, même inexistant, est présent. Et parfois, il n'est que trop présent. Trop présent dans la langue, je pense aux voix du psychotique et au mutisme de l'autiste. Certes ce dernier parle, souvent, mais souvent dans un langage « verbeux » comme dit Lacan, un langage qui veut gommer radicalement le désir de dire que révèle toute énonciation – Tu me dis cela mais pourquoi ? Que me veux-tu ? Quel est ton désir ? C'est contre cette question que le sujet autiste, souvent, veut se protéger.

### **Ne pas faire trop consister l'Autre**

Mais psychotiques et autistes ne sont pas les seuls à se méfier d'une trop grande présence de l'Autre, même lorsque ce qui est présent, c'est son inexistence. Psychotiques et autistes sont seulement plus rigoureux que la plupart d'entre nous.

Nous avons construit à Nantes une structure, le Centre Psychanalytique de Consultations et Traitements (CPCT), qui propose à ceux qui le demandent de rencontrer un psychanalyste gratuitement, et pour un nombre limité de séances. J'ai été surpris, au début du CPCT, qu'assez souvent, des personnes m'ont demandé de les assurer, avant tout, que le nombre de séances était effectivement limité. Ces personnes savaient que parler d'elles-mêmes à un autre engage le sujet dans une relation avec cet autre, en fait avec le grand Autre – en psychanalyse, nous appelons cela le transfert. Or l'Autre, le grand Autre qu'elles s'étaient forgées dans les aléas de leur vie ne les avait pas toujours bien traitées, c'est un euphémisme. Elles voulaient s'assurer qu'elles auraient affaire à un Autre limité. Et que nous ne les laisserions pas donner trop de consistance aux sollicitations de l'Autre.

### **La solitude singulière**

Philippe La Sagna dit que ce qui permet d'être seul, c'est la capacité pour un sujet à se séparer de ce qui le sollicite. Les bruits des autres sont insupportables au patient dont j'ai parlé, et il n'est pas loin de penser qu'ils lui sont adressés. On pourrait penser que pour lui ce sont les autres qui le sollicitent, mais qu'en fait derrière ces petits autres, ses semblables, c'est le grand Autre qui le sollicite. Mais j'ai supposé qu'en-deçà de l'Autre, du grand Autre c'est à l'objet voix qu'il avait affaire. Les bruits font résonner quelque chose en son plus intime, réveillent une résonance de l'objet voix, et c'est la proximité de cet objet qui cause son angoisse.

Ce qui le sollicite, c'est moins l'Autre, que cet objet petit *a*., sous sa forme de voix. Et dire que cet objet est au plus intime du sujet, c'est dire qu'il réside au plus singulier de son être, à ce qui n'appartient à nul autre, là où il est, fondamentalement, seul.

Anne Béraud, dans un court texte, « La production d'un objet *a* »<sup>7</sup>, nous raconte ceci :

« Le premier souvenir de mon corps remonte à cette scénette, dans laquelle, dès j'ai pu me tenir debout, mon père me hisse sur un tabouret pour que je puisse me voir dans le miroir.

---

<sup>7</sup> A. Béraud, « La production d'un objet *a* », Texte préparatoire au XIXème Congrès de la NLS (New Lacanian School), paru dans le blog du Congrès, 2021. Anne Béraud a été nommée Analyste de l'École, AE. Ce texte sera bientôt en ligne sur le site de la Section Clinique de Nantes : <http://www.sectioncliniquenantes.fr/> > Accueil > Lectures > Psychanalyse, société, sciences > Psychanalyse.

Il accompagnait le geste d'une formule qui me réjouissait : « Monte là-dessus, tu verras Montmartre ». La formule restait hors sens.

Cette séquence condense le corps imaginaire, le corps symbolique, le corps pulsionnel ainsi que la jouissance de la langue, mais aussi l'amour du père et l'idéal. Un nouage se fit entre le geste qui élève mon corps, le regard et la langue.

(...)

« Au centre de cette scène, le regard fut frappé d'un sceau de jouissance. Objet *a*, il est venu condenser la jouissance dans un plus-de-jouir scopique. Autrement dit, la jouissance non prise par le signifiant devient hors corps et produit l'objet *a*. Pour le préciser, le regard est ce qui est resté en dehors de l'image de mon corps. C'est le reste de ce qui ne s'est pas imaginé de mon corps. Par exemple, pas d'incorporation de la jouissance de la sensation de l'œil dans l'image. C'est un reste de jouissance non traduite dans l'image.

L'objet *a* regard, caché au cœur de mon fantasme, prit du temps dans l'analyse à être débusqué et désactivé. »

Voilà pourquoi je vous lisais ces extraits : personne d'autre qu'Anne Béraud évidemment n'aurait pu vivre cette scène, et n'aurait pu analyser la place qu'elle a prise dans sa vie. L'expérience dont témoigne Anne Béraud lui est absolument singulière. Dans cette production d'un objet *a*, Anne Béraud est seule, et elle témoigne comment, par son analyse, elle a pu accéder à une solitude que je dirais authentique, une solitude *de structure* qui n'est plus voilée par la projection sur l'autre que comporte, au fond, tout isolement.

L'isolement est toujours isolement des autres, dans les deux sens : on isole les autres, on s'isole des autres. L'isolement n'est qu'une image dégradée et mensongère de la solitude. La vraie solitude, elle, est résonance de la singularité du sujet.